

Le Jardin des Plantes de Montpellier dans l'histoire de la botanique médicale

par Thierry Lavabre-Bertrand

Professeur émérite à la Faculté de médecine de Montpellier-Nîmes

Directeur honoraire du Jardin des plantes



Fig. 1. Vue du Jardin des Plantes, du côté de l'École systématique.

RÉSUMÉ

Fondé en 1593 par Henri IV sur proposition du médecin Pierre Richer de Belleval, le Jardin des plantes de Montpellier est le plus ancien jardin botanique officiel de France. Pensé comme un lieu d'enseignement, le Jardin permet aussi d'importantes avancées en botanique avec notamment Pierre Magnol, François Boissier de Sauvages et Augustin-Pyramus de Candolle. Alors que l'enseignement de la médecine s'éloigne de la botanique, les médecins naturalistes montpelliérains parviennent à partir de la fin du XIX^e siècle à intégrer celle-ci dans le cursus comme *Histoire naturelle médicale* qui garde de nos jours une pertinence évidente. Toujours administré par la Faculté de médecine, le Jardin d'aujourd'hui associe histoire, enseignement, recherche mais aussi littérature dans une symbiose unique.

SUMMARY

Founded in 1593 by King Henri IV on a proposal by Pierre Richer de Belleval, the Jardin des plantes of Montpellier is the most ancient official botanic garden in France. Designed for teaching, the Garden also allowed important advances in botany with the names of Pierre Magnol, François Boissier de Sauvages, Augustin-Pyramus de Candolle and others. Whereas the teaching of medicine became progressively separated from botany, Montpellier naturalist physicians could integrate it from the end of XIXth century in medical studies as *Natural history*, that remains clearly relevant today. Till administered by the Faculty of medicine, the botanic garden of Montpellier associates in a unique combination teaching, research but also literature.

Le 8 décembre 1593 Henri IV signait à Vernon¹ des lettres patentes créant à Montpellier un jardin royal « pour y mettre les simples et toute sorte de plantes que l'on pourra recouvrer tant estrangères que domestiques ». Il créait par ailleurs le même mois une cinquième « régence », autrement dit une chaire, au sein de l'université de médecine de Montpellier, chargée de l'anatomie et de « l'explication des simples » qu'il confiait à Pierre Richer de Belleval (1554 ?-1632), médecin formé à Montpellier et diplômé d'Avignon, qui devenait l'intendant du nouveau Jardin. Le plus ancien jardin botanique officiel de France était alors institué, qui était lié à la vieille Université de médecine, créée le 17 août 1220, date à laquelle la médecine accédait pour la première fois à des qualités à la dignité universitaire, au sens médiéval du terme². C'est ainsi qu'une structure d'enseignement de la botanique médicale, théorique et pratique, à la pointe de la science de l'époque, se mettait en place sur le modèle alors universellement reconnu de l'*Orto botanico* de Padoue, fondé en 1545. Le Jardin montpelliérain allait devenir rapidement l'un des fleurons de la botanique européenne, tout comme de l'École médicale montpelliéraine.

Les commencements

Fondée en tant qu'université purement médicale, l'École montpelliéraine se voyait mise dès ses Statuts inauguraux au centre de l'ensemble des connaissances naturelles :

¹ Lettres patentes créant le Jardin des plantes, Archives Faculté de médecine de Montpellier, registre S3, fol. 54 r°; Édit de création de la régence d'anatomie et explication des simples, Archives dép. de l'Hérault, registre G.12 777 fol. 137v°-140v°.

² Sur la fondation de l'université de médecine de Montpellier, voir T. Lavabre-Bertrand, La fondation de l'Université de médecine de Montpellier, 17 août 1220, *Histoire des sciences médicales*, 2020, T. II, p. 123-136.

« Assurément la parole du sage recommande-t-elle de vénérer cette science, attestant que le Très-Haut ayant créé la médecine à partir de la terre, l'homme avisé ne la repoussera pas.³ » De là se développe à Montpellier la dissection dès le XIV^e siècle. La Renaissance voit une extraordinaire engouement pour les sciences de la nature, dont l'un des représentants le plus emblématique est le chancelier Guillaume Rondelet (1507-1566). Ce dernier, clinicien, anatomiste et zoologiste (Fig. 2), accroît et organise l'*Hortulus decani* des plantes médicinales au sein du Collège royal de médecine, tout en recevant et en formant une pléiade de naturalistes de l'Europe entière : Matthias Delobel, Jacques Daléchamps, Conrad Gessner, Charles de l'Ecluse...



Fig. 2. Guillaume Rondelet.

³ Statuts de l'université de médecine, *Cartulaire de l'université de Montpellier*, Ricard, 1890, p. 180, trad. T. Lavabre-Bertrand.

Pierre Richer de Belleval et la création du Jardin

Pierre Richer de Belleval (Fig. 3) est né à Châlons-en-Champagne entre 1555 et 1564 dans une famille de petite noblesse d'origine picarde. Immatriculé à l'université de médecine en 1584, il devient docteur de l'université d'Avignon puis, installé à Pézenas, se fait remarquer lors d'une épidémie par le gouverneur de la province qui le présente à Henri IV. Ce dernier se trouve alors à un moment charnière de sa conquête du royaume : il est certes l'héritier dynastique d'Henri III, mais il est protestant. Il a remporté l'avantage militaire mais son sens politique lui fait comprendre qu'il lui faut sauter le pas. Il vient de se décider à abjurer le protestantisme et fera quelques mois plus tard son entrée à Paris.



Fig. 3. Pierre Richer de Belleval.

Richer va plaider à la cour la création d'un jardin botanique à la mode italienne. Le roi le reçoit semble-t-il à l'instigation de son médecin Jean Dailleboust (1524-1594).

Cette proposition entre pleinement dans les vues d'Henri IV, qui y voit le moyen de se poser en protecteur des Sciences et des Arts, en participant ainsi à la réconciliation du peuple français. C'est aussi une faveur faite à la ville de Montpellier qui lui a été fidèle, et un moyen de rassurer les maîtres montpelliérains sur la suite de son règne. De là les deux actes officiels mentionnés en introduction, qui placent le Jardin de Montpellier dans la suite de la création des jardins italiens : « *Les Escoliers et auditeurs frustrés de l'intelligence de la doctrine des cognoissances oculaires des simples et plantes qui leur est très nécessaire ce qui les a occasionés de rechercher les universités d'Italie où il y a semblables régences établies et des jardins destinés à cet effet...* »⁴ C'est donc à ces « *escoliers et auditeurs* » qu'est destinée la nouvelle fondation, autrement dit à un public potentiellement large.

Mal reçu par ses nouveaux collègues (qui lui font repasser une thèse en 1596 !), Richer se met immédiatement à l'œuvre. Il achète des jardins privés sous les remparts de la ville (ce qui explique que le Jardin d'aujourd'hui se déploie au pied de la Tour des pins, l'un des derniers vestiges desdits remparts), les rassemble et les structure à son idée. Le résultat nous est bien connu par une magnifique gravure des années 1602-1603 (Fig. 4). Un axe central en gradins, ou *Montagne*, permet de cultiver les plantes des milieux ensoleillés au sud, les plantes d'ombre étant regroupées sur le versant nord. Devant le versant sud, une série de banquettes offrent les plantes à portée de vue. Elles y sont identifiées par un numéro renvoyant à un catalogue. On peut voir

⁴ Henri IV, édit de Vernon, voir note 1 supra.

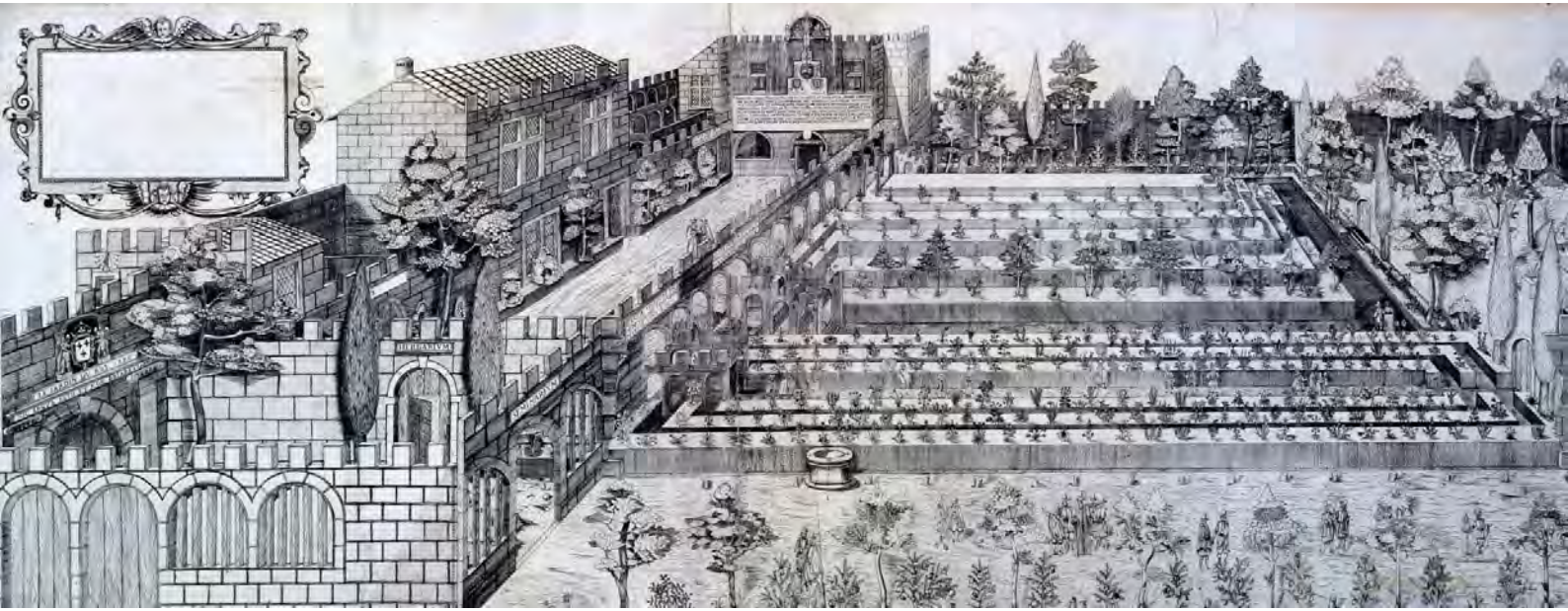


Fig. 4. Le Jardin des plantes dans les premières années du XVII^e siècle.

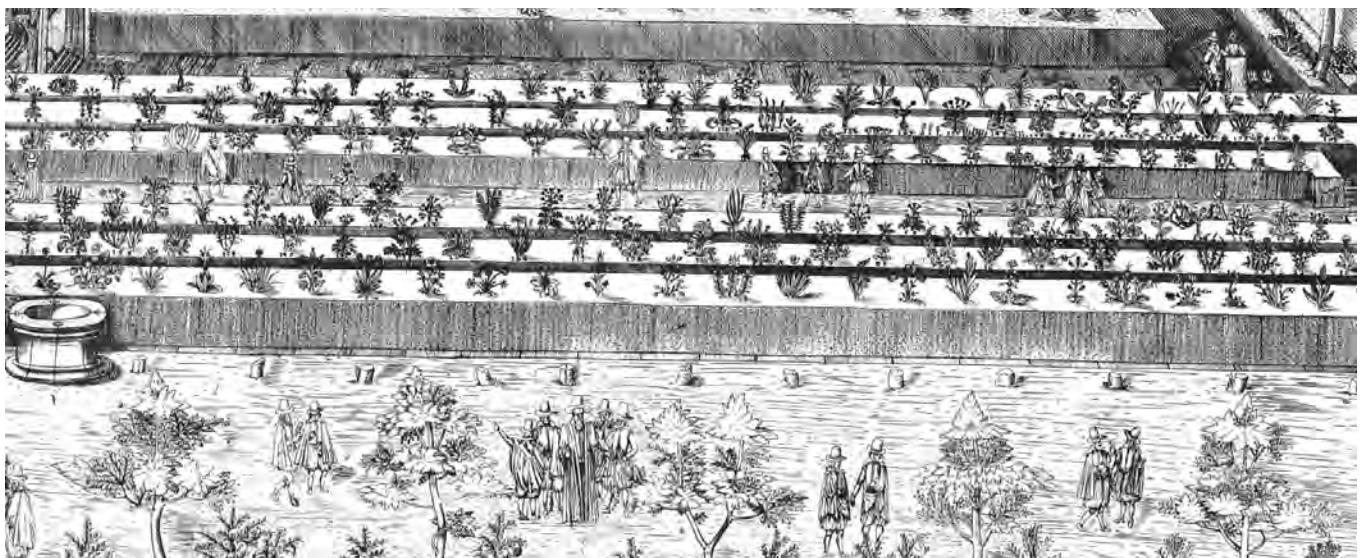


Fig. 5. Détail de la fig. 4 : Richer de Belleval et ses élèves.

Richer entouré d'un groupe d'étudiants mais aussi le grand public et de tous âges, circuler entre les banquettes (Fig. 5).

À l'extrémité occidentale de la Montagne, Richer édifie des bâtiments dont la vocation pédagogique complète ce qu'offrent Montagne et banquettes : l'Intendance d'abord, logement de fonctions de Richer mais aussi, autour d'une cour séparée de la Montagne par des arcades, auditorium surmonté de deux salles d'exposition pour

les collections naturalistes, chapelle, et, entre Intendance et auditorium le fameux Labyrinthe, colimaçon rectangulaire descendant en pente douce jusqu'à la nappe phréatique et destiné à abriter les plantes ombrophiles... et à accueillir les botanistes lors des grandes chaleurs de l'été. Ce Labyrinthe devient vite fameux, unique en son genre, pendant inversé dans les entrailles de la terre de la Montagne exposée au grand jour : Voir la fig. 6 et l'encadré.

Le Labyrinthe en 1604, d'après N-C Fabri de Peiresc⁵ :

« Il faut que vous vous imaginiez de voir des allées qui vont en descendant autour d'un puits en façon de limaçon ; deçà et delà des allées il y a des bancs faicts expres pour y planter des arbriceaux et aultres plantes, qui naiscent en lieux humides et ombrageux; au bout de toutes les allées on treuve comme une petite basse cour de dix ou douze pas de longueur et la moitié moins de largeur, toute environnée de bancs pleins des susdictes plantes. Au milieu de la basse cour y a d'un bout à l'autre un fossé de fort belle eau dans laquelle on voit la Nymphéa et les autres plantes aquatiques. En un bout de la dicte basse cour y a une voulte sous laquelle se voit un grand puits autour duquel sont disposés tous les capillaires, etc. A l'autre bout de la mesme basse cour y a un aultre voulte toute peinte faicte expres pour s'y reposer. Au dessus des dictes allées y a des pieces de bois sur lesquelles on estend des tentes de toile, pour mieux conserver les plantes au fort de l'esté. » Nous n'en avons pas d'image, et l'ouvrage a été comblé lors de la réfection du bâtiment de l'Intendance en 1803, pour des raisons alléguées d'ordre sanitaire et de stabilité architecturale.

Ce premier Jardin porte la marque du génie pédagogique de Richer : c'est un lieu d'enseignement où il faut rassembler en

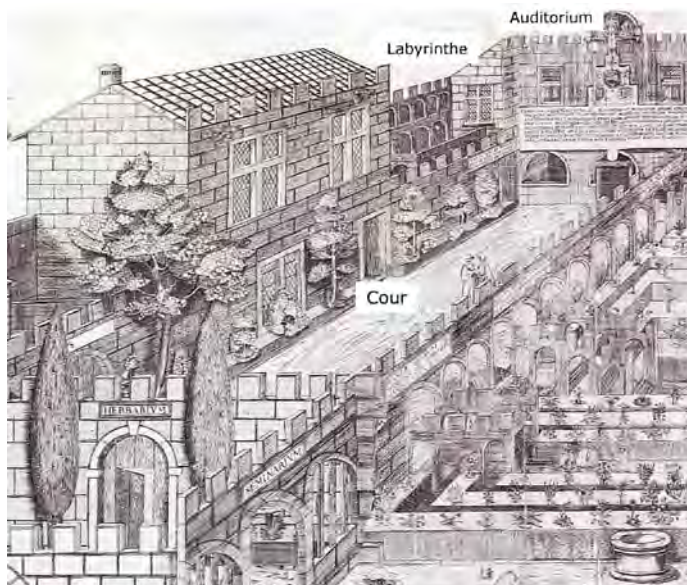


Fig. 6. Détail de la fig. 4 : Les bâtiments de l'intendance.

un même lieu des plantes d'origine fort diverses, mettre sous les yeux de chacun un résumé de la botanique qui évite les voyages lointains et les herborisations fastidieuses. Il faut présenter les végétaux dans leur environnement naturel, ou du moins s'en approcher. Il faut enfin associer la science, l'art et l'art de vivre. L'histoire du Jardin ne sera pas de tout repos : ravagé durant le siège de Montpellier par Louis XIII en 1622⁶, Richer aura le courage de le relever avec les restes de sa fortune et surtout de celle de sa femme.

Les premières classifications des plantes à Montpellier

La pédagogie botanique ne peut aller sans publications scientifiques. Les premiers naturalistes commencèrent par inventorier et décrire les plantes qu'ils observaient avant de se lancer dans la théorie de la classification. C'est ainsi que Richer fait paraître en 1598 son *Onomatologia seu stirpium nomenclatura* [Onomatologie ou nomenclature des plantes]

⁵ Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637), lettre à Clusius (Charles de l'Ecluse) datée du 27 février 1604, in *Lettres de Peiresc publiées par Philippe Tamizey de Larroque*, T. VII, Paris, Imprimerie Nationale, 1898, p.949.

⁶ On avait alors abrité en urgence les plantes les plus précieuses dans ce qui restait de l'ancien *Hortulus decani* de Rondelet, au Collège royal en ville.

où sont répertoriées 1332 espèces cultivées au Jardin. Celles-ci sont nommées soit d'un nom usuel, soit en usant d'un binôme (genre, suivi de l'espèce), voire en faisant référence à un descripteur, préfiguration de ce qui deviendra la taxonomie⁷. Il rêvait de publier un *Herbier général de Languedoc*, mais celui-ci ne verra jamais le jour, bien que quasiment achevé à la mort de son auteur en 1632. Texte, cuivres et tirages des figures furent dispersés. Il ne reste du texte que des fragments (*Plantes rares des Alpes, du Dauphiné et du Languedoc...*) retrouvés par Planchon et actuellement conservés à la Société archéologique de Montpellier. Quant aux figures, ou *Icones*, il en reste le plus grand nombre, sous forme de tirage, conservées à la Bibliothèque de l'Institut de France (459 planches), au Muséum d'histoire



Fig. 7. Portrait de Richer qui aurait dû figurer dans *l'Herbier général de Languedoc*.

⁷ Les notions de genre et d'espèce sont encore floues à l'époque de Richer : le binôme qu'il utilise est un début d'approche... mais sans la rigueur qui sera ensuite appliquée par Linné.



Fig. 8. Une des « Icones » de *l'Herbier général* : *Verbascum phlomoides* L.

naturelle de Paris (45), à la bibliothèque municipale de Nîmes (2 séries, de 259 et de 56), et quelques-unes à la bibliothèque municipale de Montpellier. Certaines seront reprises par le botaniste lyonnais Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) dans ses *Démonstrations élémentaires de botanique* en 1789. Ces tirages se chevauchent, si bien que quelques planches sont perdues. Le cuivre du portrait de Richer est le seul qui nous reste (Fig. 7). Quant aux *Icones*, on peut en admirer la finesse du dessin, les dénominations associées, parfois en grec, ou la précision du lieu d'origine (Fig. 8). Par manque d'argent ou par négligence (plus ou moins volontaire...), Martin Richer de Belleval, son neveu héritier, n'est malheureusement pas parvenu à transmettre l'ensemble de ce travail préparatoire exceptionnel.

L'âge classique

Si Pierre Richer de Belleval laisse un magnifique Jardin à l'université de médecine, il lui lègue aussi, dans la plus pure tradition de la survivance des offices, une encombrante famille ! Lui succède en effet son neveu, Martin Richer de Belleval (1599-1664) qui outre ses titres de professeur d'anatomie et de botanique obtient aussi celui de chancelier de l'université. Cette triade fonctionnelle va se trouver fixée dans la même famille... pour un siècle : à Martin Richer de Belleval succède en effet son neveu Michel Chicoyneau (1626-1701) ; puis le fils de celui-ci François (1672-1752) qui deviendra premier médecin de Louis XV ; et enfin – son fils François II Chicoyneau (1702-1740) étant mort avant son père... – c'est son petit-fils, Jean-François Chicoyneau, né en 1738, qui va clore la lignée, en mourant célibataire à 21 ans en 1759... tout en étant déjà chancelier, intendant du Jardin et professeur d'anatomie et de botanique. Ceci étant, cette noble lignée s'intéresse assez peu à la *science aimable*⁸, et les hautes fonctions de François l'avaient tenu éloigné de Montpellier. Heureusement, tant la gestion du Jardin que l'enseignement vont pouvoir être confiés successivement, à titre temporaire, à deux personnalités de premier plan, Pierre Magnol puis François Boissier de Sauvages, par ailleurs titulaires de chaires de médecine.

Pierre Magnol (1638-1715) et la création du concept de « familles de plantes »

Pierre Magnol (Fig. 9) est protestant, ce qui entrave sa carrière universitaire jusqu'en 1694, date de sa nomination comme professeur



Fig. 9. Pierre Magnol

titulaire, mais Michel Chicoyneau lui confie la fonction de démonstrateur royal de botanique à deux reprises, en 1687, puis de 1694 à 1697, en lui laissant une large initiative au Jardin. La botanique est encore tâtonnante et se pose alors la question de la classification des végétaux. Les notions de genre et d'espèce émergent, et le naturaliste aixois Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) y contribue beaucoup, lequel vient se former à deux reprises auprès de Magnol, en 1679 et 1681. Ce dernier, après avoir publié un *Botanicum monspeliense* en 1676, qui répertorie et essaie de classer les plantes de la région montpelliéraine, fait paraître en 1689 son chef-d'œuvre, le *Prodromus historiae generalis plantarum*, où il introduit le concept de famille de plantes, degré plus général que le genre et l'espèce, et donne de ces familles une énumération largement pertinente. Deux autres botanistes qui vont ensuite s'illustrer au Jardin du roi de Paris, viennent à cette époque apprendre à Montpellier : Antoine de Jussieu (1686-1758) puis son

⁸ Surnom appliqué à la Botanique, considérée jadis comme une « science aimable et populaire ».

frère Bernard (1699-1777). À noter que c'est Charles Plumier (1646-1704), botaniste et voyageur-naturaliste français, qui créa le mot *magnolia*, en l'honneur de Pierre Magnol, son contemporain⁹.

Boissier de Sauvages (1706-1767), correspondant de Linné et nosographe célèbre

François Boissier de Sauvages de la Croix est natif d'Alès (Fig. 10). Il est célèbre pour sa thèse de baccalauréat¹⁰ qui le fera surnommer « le médecin de l'amour » et qui démontre un goût précoce pour la *science aimable*. Titulaire de la régence de médecine des pauvres en 1755, il est auparavant lui aussi démonstrateur royal de botanique de



Fig. 10. François Boissier de Sauvages

9 Le *Magnolia* de Plumier prendra, une cinquantaine d'années plus tard, sous la plume de Carl von Linné (1707-1778), le nom « officiel » de *Magnolia grandiflora* L., la nomenclature officielle actuelle ne commençant qu'avec Linné.

10 F. Sauvages de la Croix, *Dissertatio medica atque ludicra de amore* [«Dissertation médicale et ludique sur l'amour»], Montpellier, 1724, dans laquelle, à la question : « l'amour est-il curable par les plantes ? » il répondait par l'affirmative !

1740 à 1748 avant d'être muni d'un brevet de « professeur de botanique » à titre exceptionnel de 1752 à 1758. C'est l'époque de la minorité du dernier Chicoyneau, et Sauvages prend temporairement les destinées du Jardin en mains. Il y fait construire la première serre chaude, étend le Jardin vers le sud avec constitution d'une *École systématique* (espace dédié où les végétaux sont classés par familles botaniques), destinée à remplacer les anciennes banquettes de Richer en transformant ces dernières en allée de marronniers.

L'œuvre scientifique est considérable. Sauvages propose une méthode de classification basée sur la forme des feuilles qu'il n'arrive pas à faire adopter, mais il est surtout un correspondant assidu de Linné¹¹, à qui il adresse de nombreux spécimens de la flore méditerranéenne, ce qui vaut à Montpellier de donner son nom à 19 taxons : *Acer monspessulanus* L. (érable de Montpellier), *Cistus monspeliensis* L. (ciste de Montpellier), *Cytisus monspessulanus* L., *Trigonella monspeliaca* L.... sans préjudice de ceux consacrant des botanistes montpelliérains, au premier rang desquels *Magnolia grandiflora* L.

La botanique n'est pas une activité à part dans l'esprit de Sauvages. Elle inspire directement son œuvre clinique. Il publie dès 1731 un ouvrage au titre évocateur : *Nouvelles classes de maladies qui dans un ordre semblable à celui des botanistes comprennent les genres et les espèces de toutes les maladies, avec leurs signes et leurs indications*, repris et

11 Cette correspondance a été recueillie par Louis d'Hombres-Firmas (1776-1857) et éditée par son fils, Charles-Louis-Régis, *Lettres inédites de Linné à Boissier de la Croix de Sauvages*, Alais, Veirun, 1860.

étendu dans sa *Nosologia methodica* de 1763, largement réimprimée et traduite en français en 1771¹².

La dynastie Richer-Chicoyneau ayant pris fin en 1759, le Jardin va quelque peu s'assoupir jusqu'à la Révolution, à l'heure où son homologue parisien se trouve être au cœur du progrès des sciences. Après le terne cancellariat de Jean-François Imbert (1722-1785) c'est l'illustre Paul-Joseph Barthez (1734-1806) qui va être le dernier Chancelier et Intendant d'Ancien Régime, surtout connu pour être, avec Théophile de Bordeu (1722-1776) l'un des principaux théoriciens du vitalisme¹³.

Paul-Joseph Barthez : la Botanique à la lumière du Vitalisme

Alors que le vitalisme de Bordeu est centré sur la sensibilité, propriété irréductible à la physico-chimie qui explique l'ensemble des propriétés qui se manifestent dans l'organisme, Barthez (Fig. 11) insiste sur la nécessité d'une cause unique à la vie, dont la nature importe peu mais qui en son unicité permet d'avancer dans la conceptualisation d'une science autonome du vivant. C'est là le fameux *Principe vital*, qui pour Barthez n'est qu'une expression commode et que ses détracteurs vont chercher à toute force à substantier. Ce Principe vital totalement indéterminé aide Barthez à comprendre le végétal d'un point de vue nouveau, affirmant



Fig. 11. Paul-Joseph Barthez

en son œuvre cardinale, les *Nouveaux éléments de la Science de l'Homme* que « Les principes de vie dans le règne végétal sont analogues à ceux du règne animal et semblent ne leur être inférieurs que par des degrés de moindre complication de leurs lois et des organes sur lesquels ils agissent¹⁴ ». Il consacre une longue note à différents aspects de la physiologie végétale, repris « des Leçons de botanique que je donnais au Jardin des plantes de Montpellier » pour conclure : « M. Gilibert, dans son *Linnaei systema plantarum Europae* a bien voulu dire que je suis le premier qui ait établi en peu de mots les fondements de la vraie physiologie des plantes, en tant qu'elles sont animées.¹⁵ » Au reste, cette conception peut aider à la classification des espèces végétales en disant, d'après son élève Jacques Lordat (1773-1870) : « Lorsqu'on a perfectionné autant que possible les méthodes artificielles, dit-il,

12 *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species, juxta Sydenhami mentem et Botanicorum ordinem*, Amsterdam, de Tournes, 1763 et *Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham, & l'ordre des botanistes*. Paris, Hérisant fils, 1771.

13 Sur le vitalisme voir notamment : T. Lavabre-Bertrand, « Le vitalisme de l'École de Montpellier », in : *Repenser le vitalisme*, P. Nouvel (éd), Paris, PUF, 2011, p.57-71 ; Charles Wolfe. *La philosophie de la biologie avant la biologie : une histoire du vitalisme*, Paris, Garnier, 2019.

14 *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme*, T.1, Paris, Goujon, 1806 p. 55-56 (il s'agit de la deuxième édition, largement complétée).

15 *Ibid.*, T. I, note 6, p. 35-51 (les notes sont paginées à part).

on n'a fait que la moindre partie de ce qu'il faut faire en Botanique. C'est à la perfection des méthodes naturelles que les vrais savants en Histoire Naturelle doivent principalement s'attacher.¹⁶ »

Alors qu'on ne voit généralement en Barthez que le physiologiste théoricien, il n'est pas sans intérêt de souligner que sa doctrine vitaliste le mène à des idées originales, tant dans la compréhension de l'unité du monde vivant que de la fécondité d'une classification naturelle des espèces, loin des systèmes artificiels prônés par Linné. Celui-ci, considérant la complexité des formes, préférerait se rabattre sur un seul caractère, tel le nombre des étamines, pour bâtir une taxonomie.

Barthez résidait surtout à Paris, ayant été nommé médecin du duc d'Orléans. Au début de la Révolution, le Jardin apparaît bien dégradé. Le bâtiment de l'Intendance n'est plus qu'un logement de fonctions délabré. La Révolution vient porter le coup de grâce. La loi Le Chapelier dissout toutes les corporations en 1791. Le décret du 18 août 1792 supprime toutes les congrégations et toutes les œuvres d'enseignement. On considère souvent à tort ces textes comme l'acte de décès des universités d'Ancien Régime, alors que celui-ci n'est clairement affirmé que par la loi du 15 septembre 1793 : « Les collèges de plein exercice et les facultés de théologie, de médecine, des arts et de droit sont supprimés sur toute la surface de la République. » Il semble qu'un certain flou règne, et la mesure est probablement rapportée le lendemain. Par

contre le décret du 21 thermidor an I (8 août 1793) a supprimé les académies et sociétés littéraires et stipulé en son article 2 : « Les jardins botaniques et autres, les cabinets, muséums, et autres monuments des sciences et des arts attachés aux académies et sociétés supprimées, sont mis sous la surveillance des autorités constituées jusqu'à ce qu'il en ait été disposé par les décrets sur l'organisation de l'instruction publique ». En pratique, le Jardin devient dépendant de l'administration du district et exploité par les gens du voisinage, qui y exploitent leur potager !

De la Révolution à nos jours

En cette période troublée, le Jardin peut compter sur la vigilance de Pierre-Joseph Amoureux (1741-1824) nommé commissaire général du Jardin national de Montpellier. La création des trois Écoles de santé, à Paris, Strasbourg et Montpellier, par le décret du 14 frimaire an III (4 décembre 1794) lève l'incertitude quant à l'enseignement officiel de la médecine. Le décret du 14 pluviôse an III (1^{er} février 1795) lève celle relative au Jardin : son article 1^{er} stipule : « Les Jardins des plantes qui sont dans les communes de Montpellier et de Strasbourg sont dans la dépendance et font partie des Écoles de santé établies dans ces communes par la loi du 14 frimaire dernier. »

Antoine Gouan, premier directeur du Jardin après la Révolution

C'est Antoine Gouan (1733-1821) qui est nommé professeur de botanique et matière médicale ainsi que directeur du Jardin, Amoureux concevant du dépit de n'être qu'adjoint. Gouan est déjà âgé (Fig. 12), s'étant longuement querellé avec le chancelier Imbert mais ayant été à trois reprises (1766-1767, 1771-1773 puis 1782-

¹⁶ J. Lordat, *Exposition de la doctrine de P.-J. Barthez et mémoires sur la vie de ce médecin*, Paris, Gabon, 1818, p. 319-320.



Fig. 12. Antoine Gouan.

1792) démonstrateur royal de botanique et aussi titulaire d'une régence de médecine. Linnéen fanatique, il avait été féroce critiqué par les tenants des méthodes naturelles de classification, notamment le parisien Bernard de Jussieu, pour sa *Flora monspeliaca* parue en 1765. C'est lui qui plante le *Ginkgo biloba* toujours présent au Jardin au voisinage de l'Orangerie dont il conçoit le plan. Mais c'est un homme du siècle précédent. Le Premier consul le pousse à la retraite avec les honneurs de l'honorariat (et une pleine pension !) en 1803.

Pierre-Marie-Auguste Broussonet, et la création de l'Orangerie

La relève est assurée par l'un de ses anciens élèves, Pierre-Marie-Auguste Broussonet (1761-1807), avec lequel il s'entend fort bien, ce qui ne va pas être le cas avec de Candolle, farouche partisan des classifications naturelles ! Broussonet fait partie du sérail (Fig. 13). Fils d'un maître de l'ancienne Université de médecine il séjourne à Paris puis à Londres où le naturaliste Banks (1743-

1820) le fait entrer à la *Royal Society*... et lui confie le premier plant de *Ginkgo* à transmettre à Gouan. Tenté par une carrière politique sous la Révolution, il est girondin, ce qui l'oblige à s'expatrier et aller herboriser jusqu'aux Canaries. Ses opinions le rendent proche de Jean-Antoine Chaptal (1756-1832), docteur de l'ancienne Université de médecine, chimiste et pour lors ministre de l'Intérieur du Consulat. Ces accointances politiques favorisent le renouveau du Jardin, avec l'édification de l'Orangerie, inaugurée en 1806 et au même moment la restauration et l'agrandissement du bâtiment de l'Intendance. Malheureusement, Broussonet va mourir en 1807 après un deuxième accident vasculaire cérébral, le premier survenu quelques mois auparavant lui ayant causé une aphasie motrice typique avec hémiparésie droite, ce qui joint au rapport d'autopsie publié par Cuvier sera l'un des premiers cas documentés de latéralisation de la fonction cérébrale du langage.



Fig. 13. P.M.A. Broussonet.

A.-P. de Candolle et la « *Théorie élémentaire de la botanique* » (1813)

C'est Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841) qui est choisi pour prendre sa succession en 1808 (Fig. 14). Né à Genève d'une ancienne famille provençale émigrée là



Fig. 14. A.-P. de Candolle.



Fig. 15. Vue du Jardin à l'époque de De Candolle, avec l'Orangerie à droite ; la serre tempérée à gauche ; et l'Intendance en arrière-plan.

lors de la Réforme, il tente sa chance à Paris, et cosigne avec Lamarck la troisième édition de la *Flore française* (1805). Docteur en médecine de Paris en 1804 avec une thèse intitulée *Essai sur les propriétés médicales des plantes, comparées avec leurs formes extérieures et leur classification naturelle*, il postule pour Montpellier, déçu de ne pouvoir se faire sa place dans la capitale. Choisi par défaut, ce poste montpelliérain sera cependant l'étape essentielle de la maturation de ses idées. Il se plaira à Montpellier et au sein de la faculté de médecine, comme en témoignent ses *Mémoires et souvenirs* récemment réédités¹⁷. Professeur de botanique médicale à la faculté de médecine et de botanique à la faculté des sciences, il s'implique grandement au Jardin (Fig. 15) : édification d'une serre jouxtant l'Orangerie, et de la demi-lune en bordure de l'École systématique, réaménagement de celle-ci, aménagement de la propriété Itier au nord du Jardin, achetée par la ville et cédée au Jardin, avec création d'une école forestière et d'une collection de plants de vigne, recrutement du dessinateur Toussaint-François Node-Véran (1773-1852) qui va constituer une collection de vélins uniques (Fig. 16).

C'est aussi à Montpellier que de Candolle va méditer son œuvre majeure, la *Théorie élémentaire de la botanique ou exposition des principes de la classification naturelle et de l'art de décrire et d'étudier les végétaux*, qui paraît chez l'éditeur parisien Déterville

¹⁷ Augustin-Pyramus de Candolle, *Mémoires et souvenirs*, J.D. Candaux, J.M. Drouin, P. Bungener, R. Sigrist (dir.), Genève, Georg, 2003.



Fig. 16. Vélin de Node Véran.
Grappe de raisin var. aramon.

en 1813. Il raconte dans ses *Mémoires*¹⁸ l'enthousiasme dans lequel l'ouvrage est composé : « L'ordre général du livre appelait pour ainsi dire mon esprit à passer en revue tous les faits que j'avais observés et à les classer sous un point de vue nouveau. Aussi il y avait des moments où, effrayé moi-même du développement que prenait mon travail et du nombre d'idées nouvelles qui découlaient de mes principes, effrayé, dis-je, de la multitude de ces aperçus, je m'imaginai que j'étais peut-être tombé sur ce point dans une espèce de démence. De temps en temps je quittais mon travail pour aller confier mes inquiétudes à ma femme et la prier de m'observer avec soin

pour démêler si, dans ma conversation, je ne donnais pas quelque indice de folie. Elle m'assurait aussitôt que non, et cependant j'étais toujours dans l'inquiétude. »

À tout ceci s'ajoutent missions dans différentes régions et même à l'étranger, description de nouvelles espèces, constitution d'herbiers, activités éditoriales et épistolaires intenses, sans oublier les cours et jurys d'examen... De Candolle accepte les fonctions de recteur pendant les Cent-Jours et installe, comme c'était alors l'usage, la modeste administration correspondante dans les locaux de l'Intendance. Le retour de balancier politique rend sa vie à Montpellier difficile et Genève a recouvré son indépendance. De Candolle décide d'y revenir et quitte définitivement Montpellier en 1816. L'Intendance va être affectée au recteur... pendant 200 ans et vient juste de rejoindre le patrimoine de l'université. Il va créer immédiatement un Jardin botanique dans sa ville natale, qui rappelle étrangement le Jardin de Montpellier... Son élève chéri, Michel-Félix Dunal (1789-1856), pourtant botaniste de grande valeur, n'exerce à la direction du Jardin qu'un intérim, et le poste est attribué à Alire Raffeneau-Delile qui va l'occuper jusqu'à sa mort. (Fig. 17)

Alire Raffeneau-Delile, le Botaniste de l'Expédition d'Égypte

Interne des hôpitaux de Versailles, Alire Raffeneau-Delile (1778-1850) embarque à vingt ans pour être, aux côtés de Bonaparte, le botaniste de l'expédition d'Égypte. Il crée un jardin botanique au Caire, travaille sur la flore locale, assiste avec son frère Adrien à la découverte de la pierre de Rosette dont il comprend immédiatement l'importance, en faisant un moulage au soufre conservé à Montpellier. Il est responsable des volumes

18 *Mémoires et souvenirs*, Genève, Cherbuliez, 1862, p. 215 (il s'agit de l'édition originale).



Fig. 17. Alire Raffeneau-Delile.

de botanique de la *Description de l'Égypte*, qui retrace l'extraordinaire bilan scientifique de l'expédition... À Montpellier, il fait construire l'entrée monumentale au sud du Jardin, implante le lotus d'Inde (*Nelumbo nucifera* Gaertn.) qui l'avait fasciné sur les monuments égyptiens, greffe des branches femelles sur le tronc mâle du Gingko de Gouan et démontre ainsi la possibilité d'une reproduction à partir d'un seul individu... et revit sans cesse les souvenirs de sa jeunesse peu banale.

Les directeurs du Jardin des plantes à la fin du XIX^e siècle et au XX^e siècle

Charles Martins (1806-1889) lui succède. Protestant d'origine allemande, ancien interne des hôpitaux de Paris, il débarque à Montpellier en 1859. C'est un polymathe s'intéressant, outre la botanique, à la géologie, à la météorologie, participant à de nombreuses expéditions (Alpes, Spitzberg, Sahara...), correspondant de Darwin et Haeckel... Le Jardin lui doit son dernier agrandissement avec l'acquisition au nord

de la propriété Bonnard où il fait édifier la serre qui porte son nom, vite destinée aux plantes succulentes, et le Jardin anglais. Il ne peut empêcher la construction dans celui-ci d'un pavillon astronomique imposée par la Faculté des sciences. Il prend sa retraite en 1879 et quitte Montpellier.

Jules-Émile Planchon (1823-1888) prend sa suite. Déjà professeur à la faculté des sciences et directeur de l'École de pharmacie après une longue formation de naturaliste, on lui doit des découvertes décisives dans la lutte contre le phylloxéra qui ravage alors le vignoble méridional. Sur les racines d'un plant de vigne, il observe en 1868 avec Gaston Bazille (le père du peintre) et Félix Sahut la présence d'un puceron qu'il baptise *Phylloxera vastatrix* mais que sa quête obstinée permet d'identifier à *Daktulosphaira vitifoliae* (alors nommé *Pemphigus vitifoliae*, Fitch) décrit aux Etats-Unis et qui, comme son nom l'indique, attaque là-bas les feuilles et non les racines. Planchon et son beau-frère Lichtenstein comprennent alors que la résistance des racines des vignes américaines est la solution au problème français. L'utilisation de porte-greffes américains permet de préserver les vignes européennes. Dans ses fonctions au Jardin, Planchon fait édifier une grande serre jouxtant l'Orangerie, détruite ensuite dans les années 1950.

Planchon décède brutalement en 1888, et c'est Maurice Granel qui lui succède. Il va présider 45 ans aux destinées du Jardin (Fig. 18)¹⁹.

¹⁹ Voir Ph. Albou, À la découverte de la famille Granel, médecins et botanistes montpelliérains (XIX^e-XXI^e siècles) *Nunc Mospeliensis Hippocrates* (revue de la Société montpelliéraine d'histoire de la médecine), N° 13 p. 35-41.

Maurice Granel (1853-1934) se trouve alors à la croisée des chemins : la place de la botanique dans les études et dans la pratique médicale disparaît peu à peu. Les derniers directeurs ont été surtout des naturalistes, et les botanistes scientifiques considèrent maintenant la botanique comme une science adulte et autonome, qui ne peut se passer d'un Jardin, étant toujours basée sur la morphologie. Granel a la chance d'avoir en face de lui à la faculté des sciences Charles Flahault (1852-1935), titulaire de la chaire de botanique depuis 1883. Ils s'entendent pour mettre en œuvre la construction d'un Institut de botanique dans la partie nord du Jardin, renonçant l'un et l'autre à leur logement de fonction qui y était implanté. Cet Institut est destiné à accueillir tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, s'intéresseraient à cette science disputée. Il collabore aussi aux études décisives en géobotanique et phytosociologie coordonnées par Flahault, qui vont impliquer notamment le botaniste Josias Braun-Blanquet (1884-1980), fondateur de la S.I.G.M.A (station internationale de géobotanique méditerranéenne et alpine), l'agronome Goerges Kühnoltz-Lordat (1888-1965) ou l'urbaniste Patrick Geddes (1854-1932). Granel ouvre largement toutes les zones du Jardin au public, maintient à un haut niveau les activités de culture, de publication de l'*Index seminum*, catalogue des semences mises à disposition par le Jardin... Il est un botaniste classique mais comprend qu'il faut trouver une voie pour que les médecins puissent rester en tant que tels acteurs du Jardin. Son cours prendra le nom de Zoologie médicale, largement orientée vers les parasites et évoluant vers un enseignement étiqueté Histoire naturelle, Parasitologie et Pathologie exotique. Il concourt à la fondation de l'Institut Bouisson-Bertrand, création de la



Fig. 18. Maurice Granel.

faculté de médecine, grâce au legs du doyen Bouisson, voué aux activités vaccinales et à la biologie des maladies infectieuses.

C'est dans cette voie que va aussi s'engager son successeur, Léopold Galavielle (1866-1956), qui accède à la chaire encore intitulée botanique en 1932 qu'il ne va occuper que deux ans, vu la longévité de son prédécesseur. La fonction de directeur du Jardin étant alors considérée comme viagère, il l'exercera jusqu'en 1951, ayant surtout eu à limiter les rigueurs de l'Occupation et ses conséquences.

Ces évolutions se concrétisent pleinement par la nomination de Hervé Harant (1901-1986) comme Directeur du Jardin. A noter que la chaire de botanique avait été mise en sommeil au départ de Galavielle à la retraite professorale²⁰... C'est en faveur de Harant (Fig. 19) que l'enseignement de la

²⁰ Cette dissociation des deux fonctions, contrairement à ce qu'avait voulu Henri IV à l'origine... montrait bien que la Faculté n'avait plus que faire d'une chaire de botanique.

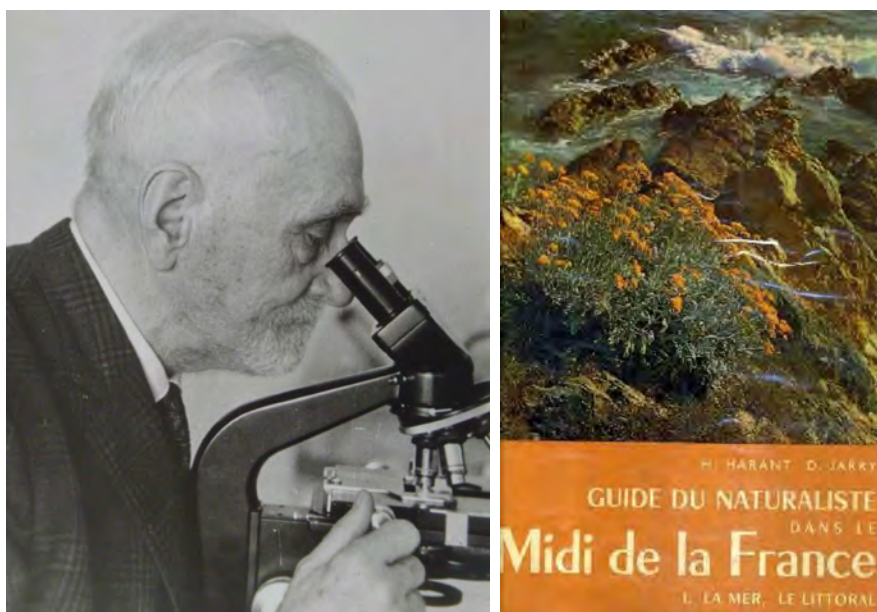


Fig. 19. H. Harant et son célèbre guide de 1961.

botanique va ressusciter en 1945 sous le nom d'*Histoire naturelle, Parasitologie et Médecine exotique* dans la suite du contenu concret de l'enseignement dès le règne de Granel. Devenu directeur après Galavielle en 1951, Harant va réaménager de fond en comble le Jardin : réseau d'arrosage, dessin des carrés de l'École systématique, renouvellement et installation des bustes et des devises... Sa marque se voit nettement dans le Jardin d'aujourd'hui. Humaniste consommé, il correspond avec de nombreuses sommités scientifiques et littéraires de son temps, anime chaque dimanche des herborisations dans la campagne montpelliéraine ouvertes à tous et publie avec son élève Daniel Jarry un *Guide du naturaliste dans le Midi de la France* véritable bijou maintes fois réédité.

La réinsertion de l'Histoire naturelle dans le cursus des études médicales avec son versant parasitologique, directement utile, mais aussi dans son esprit humaniste et dans son regard médical sur la place de l'Homme dans la nature a été grâce à lui largement réussie à Montpellier. L'impulsion ne pourra

qu'être pérennisée avec les directeurs ultérieurs, dont il n'est pas ici le lieu de détailler l'œuvre, tant ils sont encore contemporains : les professeurs Jean-Antoine Rioux qui aura le Jardin en charge de 1977 à 1993, Daniel Jarry de 1993 à 1999, Michel Rossi de 1999 à 2013, l'auteur de ces lignes de 2013 à 2024 et désormais le Pr John de Vos.

Le Jardin aujourd'hui (Fig. 20)

Paul Valéry, par l'entremise de M^{me} Teste, disait : « Nous allons à la fin où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les *absents* possibles et de tous les genres »²¹.

Allons-y donc nous aussi. Pénétrons par ce portail qui fait face à l'antique Tour des pins, laquelle nous rappelle que nous étions à l'origine hors la ville, et que là s'assemblèrent les canons lors du siège de 1622.

Face à nous l'antique *Montagne* de Richer, reliquat d'une sorte de théâtre antique de la botanique, séparant sur notre gauche l'expansion du Jardin aux XVII^e et XVIII^e siècles et sur notre droite les extensions du XIX^e siècle. Montons sur l'allée sommitale,

21 Paul Valéry, Lettre de madame Émilie Teste, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade T. II, p. 35.

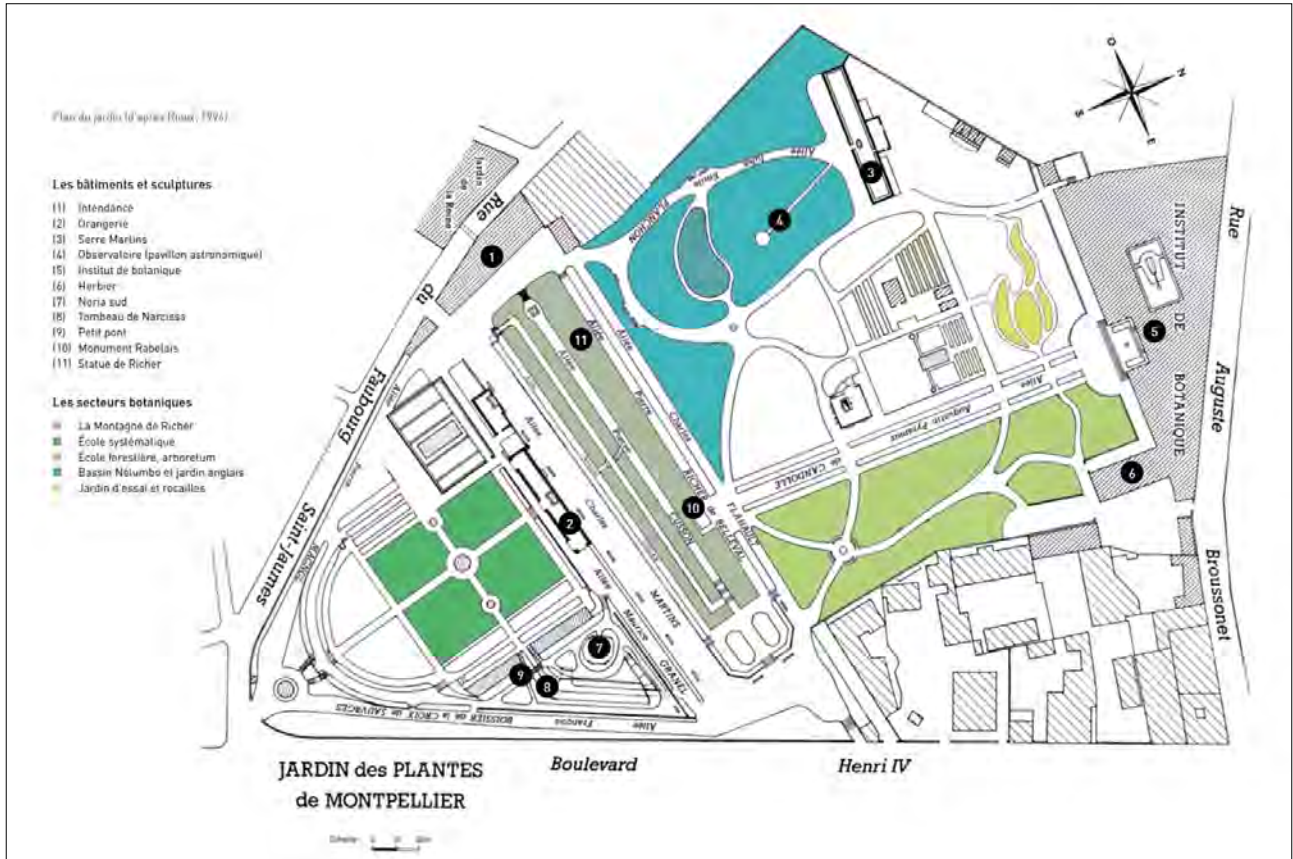


Fig. 20. Plan actuel du jardin des plantes de Montpellier.

cette allée Cusson chère à Valéry Larbaud, encadrée par les témoins végétaux les plus vénérables : au début, le filaire à larges feuilles (*Phillyrea latifolia* L.), « la boîte aux lettres des amoureux », ou « arbre aux vœux » recelant maints petits secrets entr'aperçus sous forme des boules de papier (Fig. 21), à l'autre extrémité les rejets de l'arbre de Judée entés sur la souche que planta Richer à l'aube du Jardin, là où nous débouchons sur le bâtiment de l'Intendance (Fig. 22). Notre méditation nous aura fait longer le dos du monument à Rabelais, portant cachée la devise de toute une vie : *Vivez joyeux*. Revenant sur nos pas, à la descente de la Montagne et la longeant en sens inverse, des plantations récentes attirent notre regard, que nous avons survolées d'en haut. C'est la zone que nous avons récemment décidé de consacrer aux taxons montpelliérains.



Fig. 21. Le filaire ou arbre aux vœux, sur le sommet de la Montagne de Richer.



Fig. 22. L'Intendance en 1822.
Dessin de Hamelin.

Mais poursuivons notre chemin. Nous passons devant les plantes des dunes et des milieux sableux, déjà voulues là par Richer et, croisant l'allée de cyprès, allons vers l'École systématique. Nous entrons dans la zone repensée aux XVII^e et XVIII^e siècles pour proposer un enseignement ordonné, logique, panoramique de la botanique (Fig. 23). Tout n'y peut tenir, et les quatre carrés ne se veulent que résumé de points précis : flore méditerranéenne pour les deux carrés devant l'Orangerie, plantes aromatiques et médicinales dans le carré au fond à gauche, plantes alimentaires dans celui qui lui fait face sur la droite. On croise en arrivant le célèbre *Gingko biloba*, que



Fig. 23. Vue de l'École systématique.



Fig. 24. Le gingko biloba planté par Antoine Gouan.

nous devons à Antoine Gouan (Fig. 24). Regardons ces carrés : ils mettent en pleine lumière ce qui n'était plus qu'allusion ou souvenir sur la Montagne : la présentation organisée, géométrique, l'incarnation en quelque sorte de la classification, dans un but certes scientifique, mais plus encore pédagogique, qui se prolonge dans l'enclos à gauche de l'Orangerie, plus spécifiquement voué à l'enseignement.

Mais comment ne pas se tourner maintenant vers l'Orangerie (Fig. 25) ! Inspirée par Gouan au sortir des ruines révolutionnaires, décidée par Chaptal, pour lors ministre de l'Intérieur, pensée par Broussonet et dessinée par l'architecte Lagardette, inaugurée en 1806, c'est tout un symbole de la pensée du temps. Ce n'est plus l'ornement du palais d'un roi, signe surtout de la gloire de son propriétaire, mais un édifice fonctionnel, épuré, modeste



Fig. 25. L'Orangerie.



Fig. 26. Intérieur de l'Orangerie.

en ses écoinçons de cailloutis et remplaçant les cartouches armoriés ou mythologiques par les signes du zodiaque, pour bien signifier son insertion dans le cycle immuable des saisons. Récemment restaurée grâce au mécénat d'une fondation d'entreprises, elle est appelée à remplir son rôle antique de protection des plantes gélives l'hiver mais devenir lieu de rencontre et de culture littéraire et artistique à la belle saison (Fig. 26).

Quittant l'École, grimpons sur le monticule où des arcades entourent la noria sud. Glissons le long du modeste tombeau de Charles-Louis Dumas, premier Doyen de la Faculté de médecine et premier Recteur de l'Académie de Montpellier pour redescendre vers une autre tombe, d'allure antique celle-là, et ornée de l'épithaphe lapidaire rédigée par Gabriel Prunelle *Placandis Narcissae manibus*, pour apaiser les mânes de Narcisse (Fig. 27). Tombe qui n'est que cénotaphe, vide du corps de son occupante évoquée, fille du poète anglais Young, laquelle repose en fait à Lyon, mais mythe ô combien idoine en ce lieu ! Oui, mythe : Narcissa ou Narcisse, celui-ci si cher à Paul Valéry qui conversait ici avec André Gide. Passons, au-delà de la Montagne, dans le Jardin du XIX^e siècle. Nous retrouvons le monument de Rabelais, tel que le voulurent les étudiants de 1920, allégorique et orné d'une évocation de la comédie *de la femme mute*, bien misogyne, reprise en son *Tiers Livre* (Fig. 28).



Fig. 27. Le cénotaphe de Narcissa.



Fig. 28. Le monument à Rabelais.

Retournons-nous : au fond, l'Institut de Botanique dans son architecture 1950 ; sur notre droite l'arboretum, riche en arbres singuliers voire quasi-unique, sur notre gauche la bamboueraie puis la noria nord, pour tourner sur la gauche et passer entre carrés d'aromatiques et rocaille doublée de plusieurs cyprès du Tassili quasiment disparus de leur biotope d'origine. Nous atteignons la serre Martins récemment rendue à son architecture d'origine et rassemblant de vastes collections de succulentes : fonds anciens du Jardin, acquisitions diverses, dons de collectionneurs passionnés... Qui dira la fascination pour ces plantes de l'extrême, si économes, d'allure si défensive, aux fleurs si belles et si éphémères !

Il nous reste à saluer la mémoire de Magnol en son *Magnolia grandiflora* si majestueux et à rejoindre le jardin anglais, non sans remarquer

le pavillon astronomique insolite, témoin des luttes passées entre médecins et scientifiques du XIX^e siècle pour la possession du Jardin. Le bassin aux nénobos nous accueille. Mythe encore : le jeune Raffeneau-Delile, déjà cité, tint à ce que s'implantât en cet *hortus regius* l'emblème de cette Égypte pharaonique, ce *Nelumbo nucifera* qui l'avait fait rêver lorsqu'il était le botaniste de l'expédition lancée par Bonaparte. Le bassin n'existait pas encore, mais ses lotus y ont trouvé leur cadre naturel, devenu le symbole du Jardin. (Fig. 29)

On voit se superposer ou plutôt s'intégrer plusieurs aspects dans le Jardin d'aujourd'hui, *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change* : médecine, science, pédagogie, patrimoine, littérature, rêverie... Il n'en fut pas toujours ainsi. Au commencement était la médecine, non seulement dans les simples, mais dans une conception humaniste et hippocratique,



Fig. 29. Le bassin aux nénobos.

puis la botanique, qui en *bourgeonna* et fit de ce Jardin un haut-lieu de l'histoire des sciences et d'enseignement. Désormais patrimoine, la perspective change. C'est à la fin du XIX^e siècle que se fait la rupture qu'eurent à gérer les directeurs successifs : garder au Jardin ses caractères immuables tout en l'insérant dans la pratique médicale contemporaine, bien éloignée de la botanique classique.

L'avenir du Jardin des plantes

C'est maintenant le lieu d'esquisser des pistes pour l'avenir. Le Jardin fut au départ pensé par des médecins dans le cadre de la science médicale. Est-ce toujours d'actualité ? Plus que jamais ! La marque de fabrique de la médecine montpelliéraine a, depuis ses statuts de 1220, été une vision très transversale de l'Homme et de l'Homme dans son milieu, et quel meilleur outil de formation et d'inspiration pour une telle médecine que ce Jardin ?

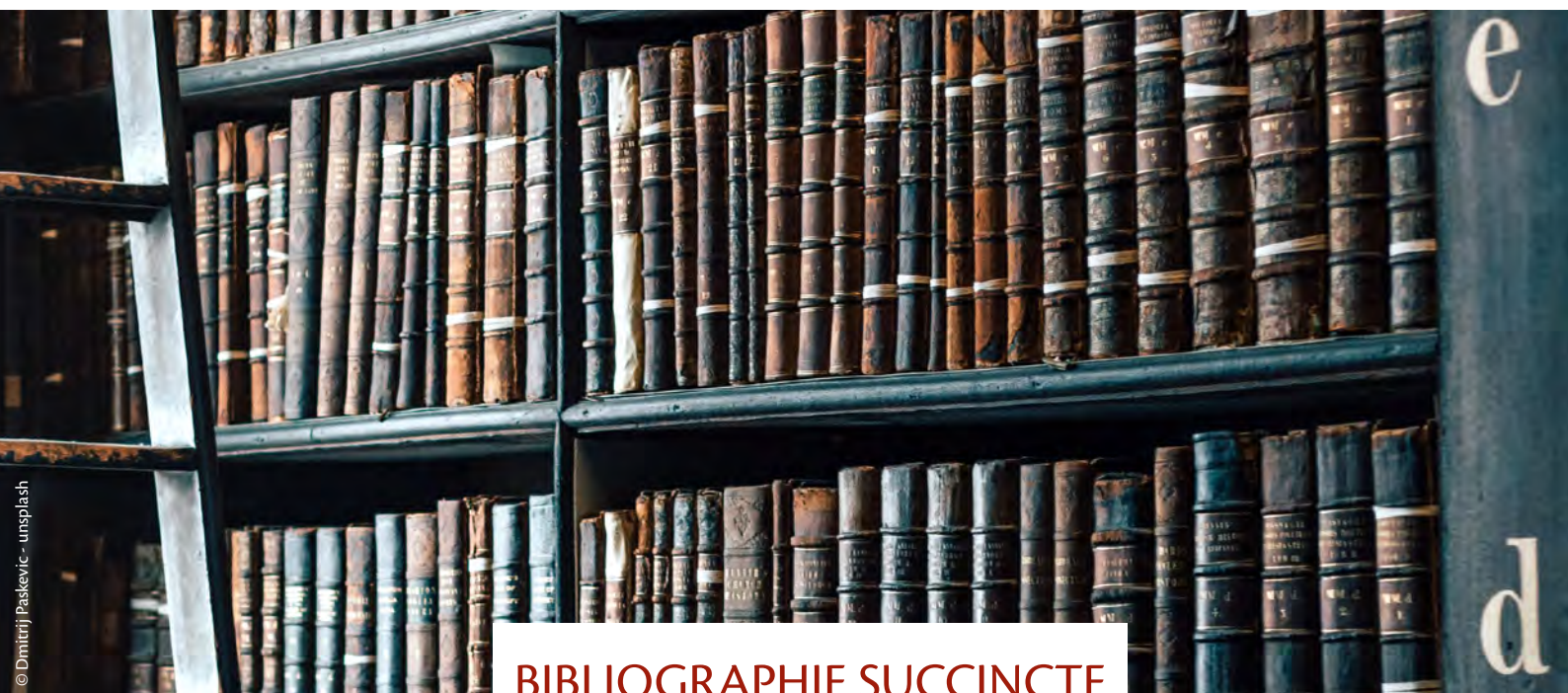
La morphologie, la description des plantes sont désormais en retrait, malgré la passion d'amateurs éclairés et de sociétés savantes de qualité. Mais outre que les sciences mor-

phologiques paraissent aujourd'hui reprendre de la vigueur, l'écologie se pense de plus en plus comme une discipline scientifique essentielle. Vitrine patrimoniale et historique de l'Université, comment ne pas vouloir une participation active du Jardin à cette aventure scientifique, qui réveille tant d'échos chez nos contemporains ? Quant

à la pédagogie, les étudiants en médecine n'ont plus depuis longtemps de botanique à leur programme, et les étudiants en pharmacie de moins en moins. La demande pressante existe cependant, tant chez quelques étudiants que dans le grand public. Il serait dommage de ne pas la satisfaire. De plus, si se développe une médecine naturaliste en tandem avec une écologie scientifique, les besoins d'enseignement suivront nécessairement. Ce souci pédagogique se prolonge par la valorisation patrimoniale. Il faut toujours mieux faire connaître le Jardin dans son histoire, et dans l'histoire générale de la botanique comme dans son insertion dans le patrimoine médical historique montpelliérain.

Ainsi pourra-t-on continuer à apprendre, méditer, rêver sous ces ombrages. Comment mieux l'exprimer que par ces mots de Paul Valéry, encore, dans son *Dialogue de l'Arbre* : « Ah ! Tityre, une plante est un chant dont le rythme déploie une forme certaine, et dans l'espace expose un mystère du temps²². »

22 Paul Valéry, *Dialogue de l'Arbre*, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade T. II, p. 193.



BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

- ▶ L. Guiraud, *Le Premier jardin des plantes français. Création et restauration du Jardin du Roi à Montpellier par Pierre Richer de Belleval (1593-1632), étude historique et documents*, Montpellier, Roumégous et Déhan, 1911.
- ▶ D.M. Jarry, *Le Jardin des plantes de Montpellier*, Montpellier, Sauramps médical, 2008
- ▶ D.M. Jarry (dir.), *Le jardin des plantes de Montpellier*, DRAC Occitanie, coll. Duo, 2019. <https://www.culture.gouv.fr/regions/drac-occitanie/Ressources-documentaires/Publications/collection-duo>
- ▶ Ch. Martins, *Le Jardin des plantes de Montpellier, essai historique et descriptif*, Montpellier, Boehm, 1854.
- ▶ F. Michaud, *La renaissance du Jardin des Plantes de Montpellier. Passé, présent et avenir du plus ancien jardin botanique de France* ; In Situ, 2011, <https://doi.org/10.4000/insitu.3851>
- ▶ F. Michaud, *Le Jardin des Plantes, quelques éléments pour une nouvelle écriture de l'histoire de la botanique à Montpellier*, Patrimoines du Sud, 2018, <https://journals.openedition.org/pds/358>
- ▶ J. A. Rioux (dir.), *Le Jardin des plantes de Montpellier, quatre siècles d'histoire*, Lavour, Odyssee, 1994. Rééd Montpellier, Sauramps médical, 2014.
- ▶ M. Rossi (dir.), *De la médecine à la botanique. Le Jardin des plantes de Montpellier*, Versailles, Quae, 2013.

Crédits photographiques

Fig. 1, 19 à 21, 23 à 29. © Collection du Jardin des Plantes
 Fig. 2, 3, 9, 10 à 14, 17, 18. © Toiles de la Faculté de médecine de Montpellier.
 Fig. 4 à 7, 15, 22 © Bibliothèque historique de médecine de Montpellier
 Fig. 8. © Bibliothèque municipale de Montpellier (Cliché R. Martinot)
 Fig. 16. © Université de Montpellier (Cliché Y. Fourié)